DES CHÂTEAUX QUI BRÛLENT
un roman d'Arno Bertina

@Christophe Raynaud de Lage

un spectacle d'Anne-Laure Liégeois

Roman **d'Arno Bertina**, adaptation d'**Anne-Laure Liégeois** et **Arno Bertina**
d'après l'œuvre « *Des châteaux qui brûlent* » d'Arno Bertina © Editions Gallimard

Mise en scène **Anne-Laure Liégeois**

Avec : **Alvie Bitemo, Sandy Boizard, Olivier Dutilloy, Anne Girouard, Fabien Joubert, Mélisende Marchand, Marie-Christine Orry, Charles-Antoine Sanchez, Agnès Sourdillon, Assane Timbo, Olivier Werner, Laure Wolf**

Scénographie : **Aurélie Thomas** et **Anne-Laure Liégeois**
Lumières : **Guillaume Tesson**
Création sonore : **François Leymarie**
Costumes : **Séverine Thiebault**
Vidéos : **Grégory Hiétin**
Régie générale son viédo : **François Tarot**
Régie lumière : **Marco Hollinger**
Régie plateau : **Alexandrine Rollin**
Photos du spectacle : **Christophe Raynaud de Lage**
Administration et production : **Mathilde Priolet**

Production **Le Festin** – Compagnie Anne-Laure Liégeois

Coproductions **Le Volcan** Scène nationale Le Havre, **La Comédie de Saint-Étienne Centre dramatique national**, **Maison de la Culture d'Amiens**, **La Filature** Scène nationale de Mulhouse, **Le Théâtre de l'Union** Centre dramatique national de Limoges, **L'Equinoxe** Scène nationale de Châteauroux, et **Le Manège** Scène nationale de Maubeuge
avec l'aide au montage d'**Artcena**
avec la participation artistique du **Studio-ESCA**
Construction décor **Atelier de la Comédie de Saint-Étienne.**
Texte lauréat de l'aide à la création dramatique d'**Artcena** en 2022

Calendrier de création :
Répétitions :
- Du 1er au 12 août 22
Et du 26 septembre au 08 novembre 22 (au Havre à partir du 24 octobre)

Création
- Du 09 au 10/11/22 au Volcan - Le Havre
- Le 15/11/22 au Manège – Maubeuge
- Le 22/11/22 à L'Equinoxe - Châteauroux
- Le 25/11/22 au Bateau-feu - Dunkerque
- Du 29/11 au 01/12/22 à la Comédie de Saint-Etienne
- Du 13 au 15/12/22 à la Filature - Mulhouse
- Les 28 et 29/03/23 à la MCA - Amiens
- Du 01/04 au 23/04/23 à la Tempête – Paris

Spectacle disponible en tournée sur la saison 2024-2025 de septembre à fin novembre 2024
Contact Production Administration m.priolet@lefestin.org / 06 70 78 05 98

Un matin de septembre, Pascal Montville, secrétaire d'État à l'industrie, vient à la rencontre des salariés d'une usine dont la délocalisation semble quasiment entérinée. C'est en fait sa troisième visite à La Générale Armoricaine, où l'on équarrit, découpe et transforme des volailles exportées en totalité vers l'Arabie Saoudite. Ni le préfet ni la direction du site ne cautionnent cette intervention de la dernière chance, pour laquelle il ne veut être accompagné que de Céline Aberkane (une conseillère, ancienne syndicaliste).
De fait, à peine entré dans l'arène, le responsable politique va faire face à une assemblée hostile qui décide de le séquestrer.
Une fois les portes cadenassées et leur « hôte » mis à l'écart dans un bureau, le roman devient un huis-clos choral, et les salariés malmenés se découvrent du souffle. Des débats houleux se tiennent dans le hall, en présence de Montville, qui comprend que ses convictions de gauche, sincères, s'exprimeront mieux dans le dialogue avec ces salariés plutôt qu'au ministère et à l'Assemblée Nationale. Dans l'usine désormais cernée par les forces de l'ordre et les journalistes, la lutte collective hisse haut les étendards de la colère et de la joie, en préparant un baroud d'honneur revendicatif et festif (un barbecue géant doublé d'un concert de jazz virant au carnaval, avec quelques majorettes venues soutenir les salariés en grève).
À la préfecture comme au sommet de l'Etat, c'est la stratégie du pourrissement qui est choisie. Des boules puantes sont aussi lancées (une ou deux diffamations concernant le Secrétaire d'Etat) qui vont ruiner la confiance que les salariés commençaient à accorder à l'homme politique. À compter de ce moment-là, la relation de l'otage au reste du groupe va progressivement devenir folle, l'engagement sincère de l'un tournant en sens contraire de la colère réelle et sincère des autres – jusqu'à la tragédie, jusqu'à la catastrophe finale.

Divagation sur la langue et le personnage ou le défi d'origine !

Ce que ce résumé précis et, comme il se doit, un peu froid ne dit pas, c'est que *Des Châteaux qui brûlent* est un roman. Une narration fictionnelle. Non l'usine de Chateaulin n'existe (presque !) pas. Et Christiane Le Cloach, Fatoumata Diarra, Pascal Montville, Céline Aberkane ne marchent pas sur la terre ! Pourtant, quand je les laisse un peu, il me semble, quand j'ouvre à nouveau le livre, que je leur ouvre la porte du bureau de la passerelle, celle juste à côté de la plante verte à droite du distributeur ! Tout est faux et tout est vrai, on dirait du théâtre ! Et si je ne parviens à les appeler que « personnes » (comme Marivaux dans *La Dispute* fait dire à Églé découvrant Azor « Qu'est-ce que cela, une personne comme moi…»), je devrais peut-être bien finir par les appeler « personnages ». Car ils ne sont pas d'une chair qui vit là quelque part dans le Finistère, ils sont des œuvres de l'esprit (ou bien s'ils sont de chair, ils sont d'une multitude de chairs et dans leur mélange, dans cette composition, entre la cendre du souvenir). Ils sont De Bertina ! Arno Bertina est un romancier qui écrit des romans. Pas un documentariste qui crée des documentaires. Ni Emmanuel Riche, le réalisateur de Strip tease qui donna à connaître la famille De Becker (citée sans doute à cause des majorettes qui ici nous rapprochent !), ni Jean Rouch, créateur de l'ethnofiction, chargé de recherche au Musée de l'Homme (« existe-t-il une plus belle définition du cinéaste ? » s'interroge J-L Godard)… quoi que… Donc. Arno Bertina met toute sa volonté à déplacer le réel, un réel vu autrement que par les faits, il crée une œuvre d'art, quelque chose de beau, une œuvre qui sonne juste, et qui intéresse particulièrement la langue. Céline Aberkane,

conseillère du Ministre, Hamed M'Barek, Gérard Malescese, syndicaliste, Vanessa Perlotta de l'unité de conditionnement, n'ont pas des langues. Ils ont une langue, souvent très écrite, composée d'images qui incarnent l'action, l'espace, le temps. Ils ont la langue de Bertina.
S'ils sont personnages, puisque créations génériques, ils ne sont pas pour autant personnages de théâtre. Comme pour « les êtres de la vraie vie », le personnage de théâtre parle depuis l'instant. Il parle là. Leur langue, à eux, est construite de telle sorte que la parole puisse se prendre sur plusieurs pages qui peuvent occuper plusieurs heures, plusieurs jours de lecture même, si l'on veut. Quel est le personnage de théâtre qui a tout ce temps pour se raconter ? (Et à fortiori - revenant sur nos pas de quelques lignes – quel est l'individu, interrogé dans une émission, dans un entretien pour un journal, dans les quelques secondes d'un reportage télévisé, qui a le temps de décrire le réel dans toute sa complexité ?). Ces personnages ont le temps de se construire car ils sont du roman et en cela ils sont à aucun autre semblable. Et même si bien des rapprochements peuvent s'opérer entre ce roman et le théâtre (notamment car deux de nos vieilles unités sont au garde à vous : unité de lieu, unité d'action, présentes ! et encore fin toute shakespearienne ou pages parfois pleines de ce lyrisme, qui exalte poétiquement les passions…), il n'en est pas moins certain que ces êtres-là, s'ils ne sont pas de chair, ne sont pas de vent non plus. Il faudra passant par leur langue commune dessiner leur être et la donner à voir dans l'espace du théâtre.
Si tout spectacle commence par un défi exalté aux mots, j'ai trouvé celui-là : représenter des êtres qui racontent une histoire, des êtres à langue qui a le temps, qui en cela ne sont ni personnes ni personnages. Les faire entendre particulièrement. Et faire une œuvre d'une œuvre !

L'Optimisme (avec une majuscule parce que c'est grand et que ça demande de l'application)

Ce que ce résumé précis et, comme il se doit, un peu froid ne dit pas non plus, c'est l'incroyable force d'optimisme *Des Châteaux qui brûlent*. *Don't let it bring you down/It's only castles burning/Find someone who's turning/And you will come around // Ne te laisse pas abattre/Ce ne sont que des châteaux qui brûlent/Trouve quelqu'un qui change ta route/Et tu te retrouveras.* C'est ce qu'écrivait Neil Young, et c'est ce qui donne son titre au roman. La suite est sous les auspices de ce « Ne te laisse pas abattre ». Ce qui s'écrit c'est huit jours de la vie d'hommes et de femmes qui se regardent peut-être pour la première fois (« Aujourd'hui je suis ici parce qu'on bosse pas, je suis ici comme j'irais au loto de la salle des fêtes : pour découvrir le visage de mes collègues »), d'hommes et de femmes qui comprennent qu'ils existent comme groupe (le leur et peut-être celui de tous les salariés dans toutes les autres usines). Combat joyeux de celui qui s'identifie, qui se découvre intime. Et puis ici aucun dispositif manichéen : pas d'un côté le patron (sans doute forcément vilain) et de l'autre les salariés (forcément misérables). Mais un dialogue avec nuances. Et on évite cette tension qui nous saisirait parce qu'une fois de plus on nous indiquerait de quel côté est le bien, de quel côté le mal. Plutôt une « Nef des fous » à la Bosch qui dérive pendant quelques jours, on y chante, on y joue de la musique, on s'y amuse (comme le franciscain et la religieuse, le frère et la sœur, du tableau). On y mange souvent et beaucoup, on s'y interroge « qu'est-ce que je fous là ? ». L'image la plus poétique de cette drôle d'épopée de quelques jours, c'est Pin-Pon (qui s'appelle Solenn mais qui aimerait qu'on l'appelle Britney, sauf qu'on l'appelle Pin-Pon en référence à Adjani, sauf que Pin-Pon c'est le nom de celui qui est amoureux d'Adjani dans le film…) qui l'offre quand lors d'un soir de veillée, blonde Shéhérazade, elle conte l'histoire de

son grand-père, fou parmi trente fous, arpentant la douce campagne des bords de Loire dans les années 50, mené par un certain docteur Oury (dans cette usine du Bretagne, je pense aussi à « La Parabole des aveugles » de Brueghel !), qui cité par Pin-Pon s'écrit : « le quotidien c'est ce qu'on en fait ; le cours des choses je le décide, il ne s'impose pas à moi. » Dans cette traversée vivifiante pour dire la révolution joyeuse (l'adjectif ferait presque pléonasme) on a aussi : les andouillettes englouties rageusement par Céline Aberkane quand elle doit rencontrer les représentants de l'État ; le Préfet revenant de l'usine occupée et ne sachant que dire dans des élans à la Marie-Antoinette : « ils ont des viennoiseries ! » ; le rendez-vous avec Albert Serra, réalisateur « qui a réussi là où Orson Welles et Terry Gilliam se sont vautrés », réalisateur d'un Don Quichotte, qui amène la conseillère du conseiller à conclure, que la malédiction n'existe pas, qu'« il n'y a pas de fatalité »… Cette foi en la révolution, cet optimisme ravageur trouve toute son expression dans le dernier quart du livre : plus de 100 pages seront consacrées à l'organisation et à la réalisation d'une fête. Une vraie fête avec poules volantes, poulets rôtis pour tous, pom pom girls, musique en live, danse, et enfants courant entre les jambes. Une fête pour lancer une nouvelle phase de combat. Un bonheur pour qui rêve la représentation !

11

Pascal Montville, Secrétaire d'Etat.

(…)
Je m'avance un peu plus, jusqu'à la balustrade, et avant que je commence il y en a déjà qui lèvent la tête mais je ne les regarde pas et je dis :
– Quand j'ai eu 17 ans, grâce à une bourse…
Je m'oblige à les regarder. J'ai commencé à parler sans les regarder et ce n'est pas possible. Ils n'en reviennent pas – vont-ils prendre ça pour une provoc ?
– … je suis allé un mois dans une famille du Kentucky. Sur le bord d'une petite route de campagne j'aperçois un panneau qui dit NO DUMPING. Je connais l'expression « dumping social » par les journaux et la télé, donc je ne comprends pas et je demande au père ce que ça dit car entre les questions économiques françaises et cette route de campagne qui mène à une distillerie de bourbon il n'y a pas de rapport. L'Américain m'a répondu en simulant le jet de sa canette de Coca par la fenêtre de la voiture, sur le bas-côté de la route où il y avait un petit fossé. L'expression « dumping social » a explosé dans ma tête : jeter les gens comme des clopes ou des canettes. Tu ouvres ta fenêtre, tu dégueulasses le paysage mais tu t'en fous car au volant de ta voiture t'es déjà loin. Tu ouvres la porte de ton usine, tu lourdes 500 ou 1000 personnes, comme ça, avec la même indifférence à tout, à la vie de chacune de ces personnes comme à celle du paysage qui va les voir revenir en larmes, ou effondrés, ou bien furieux, ou écrasés, honteux.
L'Américain a cru que c'était les lacets de la petite route qui m'avaient donné mal au cœur. On s'est arrêté, il m'a tenu le front mais je n'ai pas vomi et j'ai gardé en bouche le reflux acide tout le reste du voyage. C'était dégueulasse. J'ai pas su lui expliquer qu'ayant – depuis trois ans disons – cette expression en tête, je me sentais comme quelqu'un qui aurait hébergé un criminel de guerre caché sous une autre identité, portant des postiches. Avec qui j'aurais bavardé, échangé, fumé mon premier joint, et perdu tous mes pucelages. Acide.
La situation est gênante ; à cause de cette balustrade, je les surplombe et ça ne doit pas durer. J'aurais voulu me reculer mais ça n'aurait pas eu de sens. Je ne vous provoque pas en descendant.
– C'est comme « junky ». On trouve le mot bien cool mais « junk » ça veut dire « déchet qu'on met à la poubelle », genre « détritus ».
– Il nous fait quoi là ? Des leçons d'anglais ?
– Ouais, sur les faux-amis, et ça lui va bien.
Je retourne dans ma cage avant qu'ils ne me l'ordonnent. Je referme quasiment la porte. Prendre la parole n'a pas été calculé. Il fallait que je sorte de cette pièce et que je parle à quelqu'un. J'aurais pu raconter une histoire belge.
Je rentre dans ma cage. Etre sorti, avoir parlé, n'a rien changé à la salle d'attente. Je reviens dans cette pièce et j'ai l'impression d'être à nouveau mangé par elle. Elle me reprend, elle me recrache, c'est un chat qui joue avec un oiseau qu'il n'achève pas.
(…)

Encore peut-être 657 jours avant la première représentation. Si je sais que ce texte peut sembler s'inscrire farouchement dans notre actualité (même si Arno Bertina a écrit la première ligne le 6 juillet 2013, même si j'en ai lu la première ligne le 10 août 2018, sur une plage bretonne ; même si ce 28 mars 2019 n'est pas ce 12 janvier 2021 !), je sais aussi qu'il sera encore « du aujourd'hui » dans deux ans, dans quatre, dans six. Ensuite il sera des « années 10 » comme écrit Nathalie Quintane et même des années 20 (ça donne une petite sensation d'éternel recommencement de les appeler comme ça nos années du XXIème siècle !). Il aura valeur de portrait d'une humanité cherchant la solution de la lutte, le mode de la révolution, sans âge, éternelle, toujours recommencée car le portrait est au-delà de l'usine, au-delà de Chateaulin, du Finistère, de la Bretagne. « Pour faire de nos révoltes des fêtes » : il est de là.
Il est de « la mer toujours recommencée » ! Il y aura la mer donc ! Et aussi il y aura des poules ! il y aura la fête ! Il y aura des femmes et des hommes qui découvrent leur intime (sur une scène cela s'appelle : des comédiennes et des comédiens qui jouent !)

Harry Gruyaert - Ostende, Belgique, 1988.

Et si à 657 jours de la première représentation il faut prendre des options fortes (car il faut réunir une équipe), il y aura, pour raconter l'extérieur, l'image en mouvement. Mouvement parfois très lent, une mer qui s'étire, une mer au ralenti. Et aussi, quelques fois seulement, images en mouvement naturel, images en situation, celles des « personnes » qui gravitent autour de l'usine : essentiellement membres de l'État, des forces de l'ordre ou journalistes. Parmi eux Céline Aberkane qui sera du dedans et du dehors. Donc sur le plateau et à l'image. De l'image en mouvement parfois c'est à dire du cinéma parfois ! Jean-Marc Moutout,

réalisateur sera de l'équipe de création. Son *Violence des échanges en milieu tempéré* admirable pour son analyse calme et précise de la brutalité du monde du travail, pour la représentation d'un monde dans lequel il est difficile d'exister lorsqu'on est un être raisonnablement humain, et admirable pour ses images précises, tirées au cordeau, reste un souvenir fort. Il ne s'agira pas d'images documentaires. Toujours nous les penserons pour l'espace du théâtre, qui est celui de la distance qu'on appelle aussi poésie. Et si des pom-pom girls dansent pour les salariés de l'usine, ce sera sans doute les pieds dans les vagues.

11 **(suite)**

Pascal Montville, Secrétaire d'Etat.

Je voudrais aussi raconter ça.
On déchargeait les dons récoltés par les camarades pour le septième repas, et sous les salades Hervé a trouvé six flacons de sauce-salade. C'était un peu la fête, la salade n'allait pas s'abimer dans le saladier – depuis deux jours personne n'y touchait plus. Hervé le premier : il a pris de la frisée à pleine main, ça faisait comme une colline dans son assiette, et il a aspergé ça de plusieurs rasades de sauce, bien grasse, aussi furieux qu'un paysan ayant de nouveau de l'eau pour ses salades, après plusieurs jours de sécheresse, alors évidemment, quand il a commencé à la manger, il s'en est foutu partout. (C'est tout de même fou la salade : les biens élevés passent leur temps à te faire un point culture en te disant que ça s'fait pas de couper la salade, donc tu la piques et au bout de ta fourchette c'est toujours trop grand pour ta bouche de rien, et en même temps c'est LE truc qui se prend avec un assaisonnement ! Donc POUR respecter les bonnes manières t'es OBLIGE de t'en foutre partout – ou alors il me manque une info, une partie du raisonnement… Hervé s'en est foutu partout, avec gourmandise. On est entre nous, ok ; le type se fout des bonnes manières, ok. Mais sa femme est assise à côté, elle l'observe comme moi, comme Christian. Elle le regarde, elle va lui dire quelque chose et puis non, ou je n'ai pas compris : elle lui tourne la tête d'autorité et elle l'embrasse à pleine bouche ! Un truc de dingue, qui dure un peu, qui dure suffisamment pour qu'on se mette à regarder ailleurs, nous. Ensuite elle va le laisser reprendre ses esprits, et me tournant à nouveau vers eux je vais voir le visage d'Hervé passer de la surprise à une rougeur qui ne lui est pas venue tout de suite, comme s'il venait de comprendre quelque chose, la raison peut-être du mouvement de sa femme, qu'on n'avait jamais vue, nous, si spontanée… si… libre… Alors je ne vais plus le lâcher des yeux, et quand il va aller chercher un yaourt dans les pas de Nadine elle-même, près de la table, je vais les coller alors que j'ai pas droit aux produits laitiers, et entendre :
- Avant tu m'aurais dit : t'as de la sauce sur le menton. T'aurais murmuré « essuie-toi » ou t'aurais fait un geste du menton…
- Ben oui, mais ça c'était avant.
- C'était pour m'embrasser ou m'essuyer, tout à l'heure ?
- Que t'es con !

47

Pin-Pon – mais elle veut qu'on l'appelle Britney. Salariée.

Et tous les soirs écouter une autre histoire : les fous marchant dans la campagne du Loir-et-Cher à la recherche d'un lieu pour vivre ; les ouvriers de Turin ou de Milan donnant des formes inédites à leur révolte, donnant à l'intelligence des foules les vitesses qu'on lui conteste toujours ; l'insurrection noire de la prison d'Attica, sa répression immonde, criminelle, hors-la-loi… Tous les soirs des histoires pour nous aider à rallier l'aube, pour nous défendre des monstres qu'Hamed a bien décrit, ou plutôt pour les dompter, en faire des animaux de compagnie ou des dragons domestiqués, qui deviendraient des chevaux de traits.
Le mot « fête » comme une chose luxueuse du coup, mais nécessaire à cette occupation, à cette grève, à cette séquestration… Nan peu importe, t'appelle ça comme tu veux, tiens, et d'ailleurs pourquoi pas « fête » ? Au lieu d'occupation dire « fête ». On appelle ça fête et c'est réglé. Pour beaucoup, là maintenant, c'est évident comme la lumière d'un phare depuis la mer, une chose dont ils comprenaient – à l'envie qu'ils en ont maintenant – que pour x raisons ils n'y ont pas eu droit à cette chose luxueuse, ou qu'ils ne se sont pas autorisé la dose de joie qui est cachée dedans, ou c'est l'occasion qui ne s'était pas présentée, ou peu importe et je m'en fous. Oui VOILA c'est ça, un jour tu n'inventes plus de raisons de faire la fête, et tu t'en tiens à ce que propose le calendrier – quelques dates dans l'année, ou un permis de conduire obtenu, ou un mariage, ou un baptême – exactement comme on se met à vivre avec les épaules en dedans, et le dos moins droit, c'est-à-dire les seins moins en avant, qui ne font plus les éclaireurs, qui ne t'ouvrent plus la piste. Le mot « fête » à laisser infuser dans nos têtes fatiguées, qui les tire vers le haut, et tout le buste, comme s'il se préparait à être décoré avec des médailles découpées dans l'aluminium des canettes de Kro, avec des pattes de poulets comme grand cordon de la volaille, ou des morceaux de cartons ciglés – des trucs qui ne pèsent pas, qui ne font pas de vous des anciens combattants mais donnent l'envie de se tomber dans les bras et de danser – on l'a fait, WE DID IT ! Le mot « fête » comme une chose luxueuse à rouler en bouche, le mot fête qui te remonte les mêmes seins sans artifices, sans armatures ni bretelles de soutien-gorge et tu bombes le torse fièrement. On te parle tous de communauté parce qu'on bosse pour la même boite, mais aujourd'hui je sais que ça suffit pas car avant qu'on s'installe dans l'abattoir et qu'on y dorme j'ai jamais voulu tomber dans les bras de mes collègues, ceux de mon atelier pas plus que les autres. Au contraire, là, d'heures en heures, et malgré les engueulades, on est tellement fiers, à s'embrasser chaque fois qu'on se croise – même ceux que je connais à peine. C'est la communauté par le haut, ça n'a rien à voir avec la communauté par le malheur ou bien l'abrutissement. Dans la tête j'ai un chien fou, il casse tous les bibelots, il se suspend aux voilages couleur de pisse, il se fait les dents sur la télécommande et en avale les piles, un chiot radioactif avec le ventre phosphorescent qui pisse dans le lave-vaisselle ouvert et va se frotter sur la moquette du salon que je voulais brûler. Les autres ont le même dans la poitrine, je m'en rends compte, ou dans le bassin, ou dans les jambes. Il faudrait que le musicien soit déjà là et qu'il commence à jouer, il faudrait qu'il ait un son énorme et des enceintes où les autres ont que des poumons – ce serait parfait.

ARNO BERTINA

Rester en mouvement, y compris et surtout dans le rapport qu'on entretient à sa propre identité, se découvrir capable de métamorphoses et capable de s'affranchir de ce qui écrase pour se sentir à nouveau présent au monde, se découvrir capable d'entendre la rumeur du monde, les voix les plus étouffées… Ces thèmes, ces questions obsèdent chacun des romans d'Arno Bertina.

Né en 1975, Arno Bertina est l'auteur de deux romans aux Éditions Actes Sud, *Le Dehors ou la migration des truites* (2001) et *Appoggio* (2003), d'une biographie imaginaire consacrée à Johnny Cash, *J'ai appris à ne pas rire du démon* (Naïve, 2006), d'un bref récit *Des lions comme des danseuses* (La Contre Allée, 2015) et d'un livre de photographies *Faire la vie* (éditions Sometimes, 2020). Aux Éditions Verticales, il a publié trois fictions : *Anima motrix* (2006), *Je suis une aventure* (2012), *Des châteaux qui brûlent* (2017 ; Folio, 2019) ainsi que trois récits : *Ma solitude s'appelle Brando* (2008), *L'âge de la première passe* (2020), *Ceux qui trop supportent Le combat des ex-GM&S (2017-20)* (2021). Membre fondateur de la revue Inculte, il a participé à des ouvrages collectifs tels que *Une année en France* (Gallimard, 2007), *Boulevard de Yougoslavie* (éd. Inculte, 2021) et, avec des photographes, *La borne SOS77* ou *Numéro d'écrou 362573* (Le Bec en l'air, 2009, 2013).
Il écrit en outre dans de nombreuses revues littéraires, et des fictions radiophoniques pour France-Culture - qu'il s'agisse de créations ou d'adaptations de chefs-d'oeuvre tels que *Sous le volcan* de Malcolm Lowry, et *Les Démons de Dostoïevski* (avec Oliver Rohe).

Il a été pensionnaire de la Villa Médicis (Rome) en 2004-2005, en a rapporté un étonnant ouvrage : *Anastylose, farce archéologique en deux actes et un aparté*. « Le Matricule des Anges » lui a consacré son dossier du mois en novembre 2006, « Les rencontres de Chaminadour » lui ont été dédiées à l'automne 2017, et un volume critique sur son travail a paru à l'été 2018, publié par Classiques-Garnier sous la direction d'Aurélie Adler.

À part tout cela, Arno Bertina est aussi un auteur avec lequel il est passionnant de travailler car toujours prêt à parler des « personnes » qu'il invente dans ses œuvres ; il leur donne un corps, une âme. Et ne les rend jamais intouchables. Toujours prêt à écrire, réécrire, inventer. Et aussi toujours prêt, dans un éclat de rire, à faire la fête !

ANNE-LAURE LIÉGEOIS

Diplômée de Lettres classiques, Anne-Laure Liégeois alterne les mises en scène de textes antiques - *Médée* de Sénèque, *Electre* d'Euripide - et de textes classiques - *Don Juan* de Molière, *Macbeth* de Shakespeare, *La Dispute* de Marivaux, *La Place Royale* de Corneille…- ainsi que les collaborations étroites avec des auteurs contemporains - Jean-Bernard Pouy (*Ça*), David Lescot (*Les Époux*), Rémi De Vos (*Débrayage*), Marie Nimier (*C'est noël tant pis*)… Souvent traductrice des textes qu'elle met en scène (*Edouard 2* de Marlowe*, La Duchesse de Malfi* de Webster*, Médée* et *Thyeste* de Sénèque*, Les Soldats* de Lenz) elle est créatrice des scénographies de ses spectacles.
Elle présente de 2010 à 2012 quatre spectacles à la Comédie Française et travaille à l'Opéra de Clermont-Ferrand et à celui d'Avignon (Offenbach, Menotti, Haendel…), ainsi qu'avec des chanteurs lyriques et des compositeurs contemporains en Belgique.

Elle a dirigé le Centre Dramatique National de Montluçon, région Auvergne de 2003 à 2011. Elle a été associée au Théâtre du Rond-Point à Paris où elle crée notamment *La Maison d'Os* de Roland Dubillard, puis à la Scène nationale du Havre-Le Volcan et aujourd'hui à la Maison de la Culture d'Amiens, et au Cratère, Scène nationale d'Alès. Elle travaille pour les salles mais aussi pour l'espace public, ainsi avec *Embouteillage* spectacle pour 50 comédiens, 35 voitures et 28 auteurs en écriture, ou *On aura tout* aventure politique et poétique pour le jardin Ceccano du Festival In d'Avignon 2017. Avec une équipe de cirque équestre, elle présente *J'accrocherai sur mon front un as de cœur.* Dernièrement elle a créé *La Veillée de l'humanité* au Théâtre de Chaillot ; *Roméo et Juliette*, d'après Shakespeare, spectacle à épisodes en français et darija, destiné à une place, un jardin et une friche, créé au Maroc et tourné en France et en Belgique ; *Entreprise*, triptyque réunissant un texte de Georges Perec, Rémi De Vos et Jacques Jouet autour du thème de l'entreprise, *Peer Gynt* pour le Théâtre du Peuple à Bussang en juillet 2021.

Anne-Laure Liégeois a déjà engagé des travaux de mise en théâtre de textes non théâtraux : avec *Rang L*, d'après des articles de Bernard Dort ; avec *The Great Disaster* de Patrick Kermann, disant la vie de l'ouvrier Giovanni Pastore ; avec *Karaoké, orchestration du vide*, d'après des chansons de soir de karaoké ; avec *Les Contes de Shakespeare* d'après les contes de Charles et Mary Lamb ; ou dernièrement avec *l'Odeur du pays lointain* d'après des textes poétiques et littéraires de Mahmoud Darwich. En 2006, elle a mis en scène le roman Noëlle Revaz *Rapport aux bêtes*, sur un parquet de bal avec un comédien et un orchestre de danse

ALVIE BITEMO fait ses premiers pas dans la musique avec le groupe Tchilembi. Elle participe au festival Panafricain de Musique à Brazzaville. Elle accompagne plusieurs grands musiciens congolais. En 2007 elle se lance en solo et présente son spectacle Kilesi à Brazzaville. Sa musique puise dans le jazz, le rock, le kinguigila et la soul folk. Elle débute au théâtre dans *Femmes Crues* de Mandako mis en scène par Celestin Causet. Elle se produit au Tarmac avec *Banc de Touche* de et mis en scène par Dieudonné Niangouna. Elle travaille aussi avec la compagnie « La part du pauvre » de Marseille dans *France Do Brésil* d'Aristide Tarnagda, mis en scène par Eva Doumbia. En septembre 2021, elle joue, au Théâtre de la Tempête, dans My Body is a Cage de Ludmilla Dabo. Elle a déjà joué avec Anne-Laure Liégeois dans *La Veillée de l'humanité* et *Fuir le fléau*.

SANDY BOIZARD Formée au Conservatoire national supérieur d'Art dramatique, elle joue notamment sous la direction de Daniel Mesguich *Bérénice* de Racine *;* Julien Téphany *Le Belvédère* d'Odön von Horvath ; Yan Duffas *Psychée* d'après Molière et Corneille ; Antonio Arena *La Sage Epouse* de Goldoni ; Loic Thienot *Elle* de Genet ; Anton Kouznetsov *Babel* ; Didier Long *Becket ou l'honneur de Dieu* d'Anouilh ; Magali Léris *Sniper avenue* de Sonia Ristic, *C'est égal* d'après Agota Kristof, *Spirituo Perpet* d'Olivier Brunhes ; Benoit Giros *L'Idée du Nord* de Glenn Gould et *Mon Petit Monde porno* de Gabriel Calderon ; avec Royal de Luxe *Rue de la chute*. Depuis une dizaine d'années, elle collabore régulièrement avec Cyril Teste et le collectif MxM, notamment pour les mises en scène de *Tête haute* de Joël Jouanneau et *Festen* de Thomas Vinterberg et en tant qu'actrice pour *Reset, Electronic City* de Falk Richter et *Festen*. Avec Nicolas Liautard et sa compagnie Robert de Profil, elle joue dans *Scènes de la vie conjugale* et dans *Après la répétition* d'après Ingmar Bergman. Avec Clément Poirée, elle joue dans *À l'abordage !* d'Emmanuelle Bayamack-Tam.

OLIVIER DUTILLOY est comédien de l'équipe du Festin depuis sa création en 1992. Aux côtés d'Anne-Laure Liégeois au CDN de Montluçon, il éclaire de sa présence tous les spectacles de la Compagnie. Il a joué dans *Le Fils, Embouteillage, Don Juan, Édouard 2, Les Contes de Shakespeare, La Maison d'Os, Macbeth, Les Époux, On aura tout, Les Soldats de Lenz et Lenz de Büchner, La Veillée de l'humanité...* Il joue *The Great Disaster* de Patrick Kermann pour la 120ème fois cette saison. Il a été Macbeth quand Anne Girouard était Lady Macbeth. En duo aussi avec elle pendant des saisons sur l'Augmentation de Perec. L'ouvrier du Marx de Rémi De Vos… Et récemment Laurent dans l'aventure franco marocaine de *Roméo et Juliette*.

ANNE GIROUARD comédienne de théâtre (avec Brigitte Jacques-Wajeman, Vincent Debost, Jean Lacornerie) et actrice de cinéma (avec Marilou Berry, Jean Paul Lilienfeld, Alain Corneau, Didier Le Pêcheur, avec Alexandre Astier elle est Guenièvre dans *Kaamelott*…) cède de son temps d'écran pour retrouver le plateau de théâtre et Le Festin, une équipe de plusieurs aventures (*Don Juan, Ça, La Duchesse de Malfi, Macbeth,* et en 2020 *Entreprise*…). Présente dans la Compagnie depuis sa sortie de l'Ensatt, elle était au volant dans *Embouteillage*. Avec Olivier Dutilloy, elle a fait trembler de rire plus d'un théâtre, en misérable employée de bureau pleurant pour une augmentation ou en patronne arrogante hurlant sur ses employés.

FABIEN JOUBERT est formé aux études théâtrales aux universités de PARIS 3 et de PARIS 8, puis à l'école d'acteurs de la Comédie de Reims, dirigée par Christian Schiaretti qui l'engage en 1998 dans la troupe des "Comédiens de la Comédie". Sous sa direction il joue des textes

d'Alain Badiou, Jean-Pierre Siméon, Pierre Corneille, Johannes Von Saaz, Bertolt Brecht, Federico Garcia-Lorca, Pedro Calderon de la Barca...
Depuis, il a joué dans une vingtaine de spectacles avec des compagnies indépendantes, notamment sous la direction de Rémy Barché, David Girondin-Moab, Marine Mane, Jean-Philippe Vidal, Serge Added, Claudia Stavisky, Olivier Chapelet, Laurent Crovella…
En 2011, il crée le collectif d'acteurs O'Brother Company. Dans ce cadre, il initie, produit et joue dans quasiment tous les spectacles mis en scène notamment par Dorian Rossel, Laurent Bazin, Patrice Thibaud, Léo Cohen-Paperman et Cécile Arthus.

MÉLISENDE MARCHAND Au cours de son année (2015) au conservatoire de Strasbourg, elle obtient en parallèle une licence d'Art du spectacle. Elle cofonde en 2016, la compagnie des Insupportés et le festival Soirs à Pressoirs, festival estival dans les vignes alsacienne. Après son diplôme d'études théâtrales, obtenu avec félicitations du jury, elle entre à 22 ans à l'ESCA (École supérieure des comédiens par alternance) à Asnières-sur-Seine. Actuellement en 3e année, elle travaille lors de sa formation avec Vincent Garanger, Jean-François Auguste, Claude Buchvald, François Rancillac, Charlie Breton… En 2022, elle joue pour Emma Massaux dans Mesdemoiselles Molière de Joséphine Hazard et dans Je rêve pour toi de Juliet O'Brien au Théâtre Romain Rolland.

MARIE-CHRISTINE ORRY Formée à l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, et à l'Ecole du Théâtre national de Chaillot où elle rencontre Jérôme Deschamps, Georges Aperghis et Antoine Vitez.
Elle a notamment joué au théâtre avec Michel Raskine dans *La Fille bien gardée* de Labiche, Gildas Bourdet dans *L'Atelier de Grumberg* (Molière 1999 de la révélation féminine), Stéphane Braunschweig dans *L'Exaltation du labyrinthe* d'Olivier Py et *La Mouette* de Tchekhov, Ludovic Lagarde dans *Maison d'arrêt* d'E. Bond, G. Corsetti dans *Le Festin de pierre* d'après Molière, Jacques Nichet dans *Faut pas payer !* de Dario Fo, Jérôme Deschamps dans *L'Affaire de la rue de Lourcine* de Labiche et Macha Makeïeff dans *Moscou quartier des cerises*.
Elle a mis en scène *Un Ange passe* d'après Karl Valentin.

CHARLES-ANTOINE SANCHEZ intègre le Conservatoire Régional de Toulouse en 2005, et pratique en parallèle l'improvisation théâtrale. Il est ensuite admis au Conservatoire de Lyon où il travaille avec Laurent Brethome, Sandrine Lanno et Philippe Sire. En 2008, il intègre la 70e promotion de l'ENSATT de Lyon. Pendant ces trois années de formation, il travaille avec Philippe Delaigue, Vincent Garanger, Evelyne Didi, Agnès Dewitte, Giampaolo Gotti et Frédéric Fonteyne (cinéma)... En dernière année, il joue dans Œdipe-Tyran de Heiner Müller mis en scène par Matthias Langhoff. Il réalise, écrit, co-écrit des Shorts Sessions, des courts métrages, des moyen-métrages dans lesquels il joue. C'est en 2013 qu'il rencontre Anne-Laure Liégeois et joue dans son Macbeth et depuis 2016 il incarne Sancho Panza dans ses Don Quichotte et Don Quichotte Intervention.

AGNES SOURDILLON élève d'Antoine Vitez, parcourt depuis les années 1990 le répertoire classique et contemporain avec des metteurs en scène tels qu'Alain Ollivier, Didier Bezace, Patrice Chéreau, Claudia Stavisky, Jérôme Bel, Michel Didym, les Frères Forman, Anne-Laure Liégeois. Elle a traversé sept grands spectacles avec Valère Novarina et partage également une fidélité de travail avec le metteur en scène Charles Tordjman et un compagnonnage avec des écrivains comme Philippe Jaccottet, François Bon, Antoine Volodine, Bernard Noël, Yves

Pagès, Arno Bertina… En 2019 elle était à l'Odéon avec Jean François Sivadier dans *Un ennemi du peuple* de Ibsen. Elle se consacre à de courtes formes expérimentales consacrées à des écritures contemporaines.

ASSANE TIMBO Formé au Conservatoire de Nancy et dans la promotion XXV de la Classe Libre des Cours Florent, Assane Timbo est acteur, metteur en scène, auteur et pédagogue. Il a entre autres écrit et mis en scène *Ségou et ses chapeaux*, *Nain*, mis en scène *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* de Stig Dagerman, *Parking* d'Adeline Picault, *La Collection* d'Harold Pinter, *La Ballade des sans crédit* d'H. Sérieyx et P. Détrie.
En tant qu'interprète il a joué entre autres pour Mickael Serre, Stéphane Braunschweig, Simon Stone, Pierre Niney, Jean-Michel Ribbes, Brigitte Jacques Wajeman.

OLIVIER WERNER formé d'abord à l'ENSATT, intègre ensuite l'école du TNS. Il joue sous la direction de Jean-Marie Villégier (*Les innocents coupables, La magie sans magie, Cosroès, Bradamante, Antigone, Les Juives, Phèdre*), Lluis Pasqual, Claudia Morin, Adel Hakim (*Quoi l'amour*, *La toison d'or*), Richard Brunel (*La tragédie du Vengeur, Gaspard*), Christophe Perton, René Loyon, Jorge Lavelli, Daniel Jeanneteau. En parallèle, il met en scène *Pélléas et Mélisande* de Maeterlinck, *Les Revenants* de Henrik Ibsen, *Les Perses* d'Eschyle, *Les hommes dégringolés* de Christophe Huysman, au Festival d'Avignon 2001. Il est plusieurs années durant comédien à la Comédie de Valence. Il interprète *La pensée* d'après Andreïev qu'il a mis en scène.

LAURE WOLF Après avoir commencé à jouer avec Alain Bézu en parallèle à ses études de lettres modernes, elle entre pour trois ans au sein de l'école du Théâtre National de Bretagne, où elle suit, entre autres, les enseignements de Didier George Gabily, Jean-François Sivadier, Matthias Langhoff, Claude Régy, Xavier Durringer, Stanislas Nordey, Jean-Paul Wenzel ou Marie Vayssière.
À la sortie de l'école en juin 1997, elle monte son premier spectacle, Liliom de François Molnar. Depuis, elle a joué avec Matthias Langhoff. Jean-Christophe Saïs, Bernard Lotti, Jean-Vincent Lombard, Marc François, Christian Rist, Anne Monfort, Nadia Xerri-L, Hauke, Jean Lambert-wild, Christophe Fiat, Jean-Michel Rabeux, Eric Sadin, Christian Benedetti, Cédric Orain. En 2021, elle joue dans Peer Gynt mis en scène par Anne-Laure Liégeois au Théâtre du Peuple de Bussang.
….

GUILLAUME TESSON, création lumière.
Fort d'un Diplôme des Métiers des Arts à Nantes en 2003, suivi de trois années comme régisseur lumière de la scène nationale de St Nazaire, Guillaume Tesson continue de se former l'œil auprès de nombreux éclairagistes. Après 6 années de créations aux cotés de K. Isker et A. Guiraud, il découvre le milieu du jazz avec Jean-Marie Machado ou l'Orchestre National de Jazz. Toujours proche des images de la musique, il travaillera avec des artistes tel que Serge Teyssot Gay, Ibrahim Maalouf ou Mike Ladd... Il travaille pour la danse avec Gilles Gentner et Dominique Mabileau, Sylvain Pruennec, et Ali Chahrour. Au théâtre, c'est avec la Cie DuZieu (Nathalie Garraud, Olivier Saccomano) qu'il collabore. Il a créé les lumières de *Entreprise,* création du Festin.

SÉVERINE THIEBAULT, costumes.
Après une formation en arts plastiques, elle travaille au sein d'ateliers de fabrication de costumes parisiens. En parallèle, elle travaille en tant qu'assistante et chef d'atelier aux côtés de créatrices.eurs costumes pour les mises en scène notamment de Bernard Lévy, Valère Novarina, Claude Buchwald, Denis Podalydès, Christian Rist, Arlette Téphany, Godefroy Ségal… Depuis plusieurs années, elle collabore comme créatrice costumes au côté de metteuses.eurs en scène et artistes au sein de compagnies de théâtre, marionnette, cirque, danse, ainsi que pour des productions musicales et audiovisuelles. Elle travaille notamment avec Les Anges au plafond, Le Cirque Aïtal, Nicolas Liautard, Guillaume Clayssen, Jean-Luc Vincent… Elle est collaboratrice costumes auprès d'Anne-Laure Liégeois depuis plusieurs spectacles.

Extraits de presse

L'Humanité / Sophie Joubert / *Anne-Laure Liégeois pousse les murs de l'usine* / 14.11.2022

« Fidèle à la langue du roman, coadapté avec l'auteur, Anne-Laure Liégeois en donne une lecture limpide. Sans être didactique, la mise en scène parvient, par la circulation de la parole, à rendre captivants des débats sur les délocalisations, les stratégies du néolibéralisme et l'instrumentalisation perverse des aides européennes. L'instant d'après, on est submergé par une vague d'émotion provoquée par un monologue, une danse esquissée sur une chanson de Johnny, un corps qui se redresse, renoue avec le désir ou la fierté. »

Sceneweb / Eric Demey / *L'Adieu poulets d'Anne-Laure Liégeois* / 14.11.2022
« La machinerie théâtrale mise au point par Anne-Laure Liégeois fonctionne extrêmement bien. Elle fait approcher les singularités d'une écriture, ménage bien des retournements dialectiques qui font qu'on ne sait plus trop quoi penser, condition indispensable à toue mise en marche de la réflexion, et, via une distribution de qualité, une scénographie aussi simple qu'efficace, offre le spectacle toujours surprenant d'une société qui cherche à se réinventer. Énergique et stimulant, ni optimiste, ni désespérant, *Des châteaux qui brûlent* déploie ainsi toute la complexité du réel en même temps qu'il fait naître un espace de fiction dans lequel on se laisse volontiers emporter. »

Hotello / Véronique Hotte / *Des châteaux qui brûlent, d'après le roman d'Arno Bertina (Gallimard, 2017), adaptation Anne-Laure Liégeois et Arno Bertina, mise en scène d'Anne-Laure Liégeois* / 11.11.2022

« Malgré le poids tangible de responsabilités bafouées, l'atmosphère libère un art de la dispute, au sens noble du terme, en même temps qu'un divertissement festif. Des châteaux qui brûlent se dégage un désir de vivre ensemble (…)
Reconnaissance et conscience de sa propre place dans l'univers, le dialogue est nuancé, et le choeur enjoué, sur le plateau de théâtre – salle de réunion ou de repos -, chante, s'interpelle et cuisine, sous le réconfort des airs de variétés, façon Johnny Hallyday, ou sous des airs classiques.
Le spectacle déploie la situation inouïe de la séquestration : les douze interprètes de cette Cène sont les belles personnes d'une famille vivante – le théâtre – , des êtres distincts qu'on ne confond pas. Avec encore une même énergie, tonicité et vivacité, et ses instants de profonde dépression.
Il fallait audace et aplomb pour réunir sur la scène un tel collectif dont la vibration humaine est perceptible – respirations, souffles tantôt survoltés et suffocants, ou à l'inverse, assoupis, éteints.
Le pari joyeux est réussi d'une traversée optimiste, le temps éphémère d'une Révolution, avec l'organisation de sa fête tant attendue – poules en montgolfières, poulets rôtis, pom pom girls… Et la vie qui va dont on poursuit l'élan et la sauvegarde. »

que *la Ronde* soit montée à Berlin, provoquant des manifestations antisémites d'une très grande violence.

Schnitzler était loin de se douter du scandale qu'allait provoquer sa pièce. Lorsqu'il y met un point final, il écrit à Olga Waissnix, sa compagne d'alors : *« De tout l'hiver, je n'ai écrit qu'une suite de scènes parfaitement impubliables et sans grande portée littéraire, mais qui, si on l'exhume dans quelques centaines d'années, jettera sans doute un jour singulier sur certains aspects de notre civilisation. »* Vous avez dit clairvoyant ? Arthur Nauzyciel n'a pas attendu autant de siècles pour remettre sur le métier une pièce aussi incroyablement audacieuse et irrévérencieuse qui traite, sans tabou, de sexe et de lutte de classes.

SUR FOND DE FASCISME ET DE NATIONALISMES TRIOMPHANTS

Loin de la plupart des adaptations qui, le plus souvent, s'en sont tenues à une lecture boulevardière, au point d'en gommer toutes les aspérités psychanalytiques et politiques, Nauzyciel déplace *la Ronde* dans les années 1930, sur fond de fascisme et de nationalismes triomphants. En convoquant dix acteurs sur le plateau, soit autant que les personnages de la pièce (alors que dans la plupart des mises en scène, seuls deux comédiens endossent tous les rôles), en éliminant tous les artifices qui ne servent, en général, qu'à illustrer le propos, Nauzyciel recentre la pièce sur le jeu, précis, juste, tout en retenue, des acteurs pour en faire ressentir toute l'intensité. Un jeu sublimé par des lumières qui éclairent les zones d'ombre comme les points de suspension. Et ce tramway, surgi de nulle part, dont les apparitions scandent cette partition qui, soudain, acquiert toute sa dimension tragique. Ainsi les dix personnages, une femme de chambre, un poète, un jeune homme, un soldat, une prostituée, une épouse, un époux, une grisette, un comte et une comédienne, vont tour à tour entrer en scène dans cette ronde sans fin où chaque scène, aussi courte et légère soit-elle, laisse éclater cette violence sourde d'une société patriarcale, sexiste et conservatrice. L'intimité des chambres à coucher révèle alors la violence des rapports de classes. Derrière l'insouciance du monde, derrière cette ronde endiablée où chacun s'enivre de liberté, nul ne voit cette bête immonde aux aguets, prête à mordre. Cette ronde revêt alors des allures de danse macabre où l'acte sexuel se consomme sans tendresse, sans amour, où le dominant campe droit dans ses bottes sur sa position sociale. Il y a quelque chose de vertigineux dans cette mise en abîme de la pièce de Schnitzler. Alors les rires s'étiolent au fur et à mesure que l'on avance dans la pièce. Les anges qui s'invitent dans cette langue acérée ne peuvent rien face à la cruauté d'un monde qui se délite sous nos yeux. À chaque arrêt de ce tramway, d'où les passagers descendent d'abord un par un pour rejoindre la ronde avant de se parer de leurs plus beaux atours pour monter, ensemble, dans ce wagon qui s'enfuit dans la nuit noire de la Shoah.

Chaque scène laisse éclater cette violence sourde d'une société patriarcale, sexiste et conservatrice.

Créée à Prague avec la troupe du Théâtre national (première coproduction franco-tchèque), *la Ronde* de Schnitzler va ainsi entrer au répertoire. Saluons l'engagement de cette troupe, que l'on pourra retrouver à Rennes, à l'occasion de la sixième édition du Festival TNB initié par Arthur Nauzyciel et qui accueillera aussi et entre autres des artistes du Brésil, d'Afrique du Sud ou du Nigeria.

MARIE-JOSÉ SIRACH

Le Festival TNB se déroulera à Rennes, du 15 au 27 novembre.
La Ronde se jouera du 23 au 26 novembre.
Rens. : 02 99 31 12 31. t-n-b.fr

Un huis clos où se jouent des récits individuels et la dramaturgie d'un conflit social. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Anne-Laure Liégeois pousse les murs de l'usine

THÉÂTRE Des salariés d'un abattoir séquestrent un secrétaire d'État pour protester contre la délocalisation de leur entreprise. Une adaptation réussie d'un roman d'Arno Bertina.

Sur le vaste plateau du Volcan, au Havre, où a été créé le spectacle, une structure métallique occupe presque tout l'espace, comme un mur qui bouche l'horizon. Deux escaliers de part et d'autre mènent à une coursive, l'étage des bureaux, qui matérialise la frontière entre le haut et le bas, entre les cadres et les ouvriers. Cette scénographie imposante délimite le huis clos où évoluent les protagonistes de *Des châteaux qui brûlent*, adaptation du roman éponyme d'Arno Bertina, paru en 2017. Tout commence par deux silhouettes engoncées dans des parkas, celles du secrétaire d'État Pascal Montville et de sa conseillère, Céline Aberkane, venus visiter un abattoir de poulets breton menacé de délocalisation. Très vite, le ton monte et les salariés séquestrent Montville dans un bureau, laissant partir la conseillère, ancienne syndicaliste. Au fil des jours, alors que les policiers et les journalistes encerclent l'usine, naît l'idée d'organiser une grande fête, réponse fraternelle et carnavalesque à la peur du chômage et à la prédation capitaliste.

Pour mettre en scène un roman choral où s'expriment tous les points de vue, Anne-Laure Liégeois a rassemblé une véritable troupe. Un geste tant politique qu'esthétique, en ces temps de restrictions budgétaires. Ils sont douze sur le plateau pour tisser les récits individuels et la dramaturgie d'un conflit social d'autant plus tendu que les salariés savent qu'ils vont perdre la bataille.

UNE LECTURE LIMPIDE

C'est très beau de voir des individus qui ne partagent au départ que leur lieu de travail devenir un collectif, improviser des pique-niques autour d'une grande table, dormir sur des matelas de fortune dans une ambiance potache de colonie de vacances. Il y a Gérard, l'indéboulonnable délégué CGT (Olivier Dutilloy), Christiane (Marie-Christine Orry), que son illettrisme condamne à rester mariée à un homme qu'elle n'aime plus, Viteck (Fabien Joubert), qui cache un revolver dans son casier… Véritable homme de gauche, Montville est coincé entre un gouvernement auquel il ne croit plus et des salariés qui baissent la voix quand il apparaît.

Fidèle à la langue du roman, coadapté avec l'auteur, Anne-Laure Liégeois en donne une lecture limpide. Sans être didactique, la mise en scène parvient, par la circulation de la parole, à rendre captivants des débats sur les délocalisations, les stratégies du néolibéralisme et l'instrumentalisation perverse des aides européennes. L'instant d'après, on est submergé par une vague d'émotion provoquée par un monologue, une danse esquissée sur une chanson de Johnny, un corps qui se redresse, renoue avec le désir ou la fierté.

Dans les années 1950, Jean Oury, jeune médecin et futur fondateur de la clinique de La Borde, avait tenté une escapade avec une trentaine de patients pour protester contre la conception carcérale de la psychiatrie. Cette histoire, partagée par une jeune femme avec ses compagnons de lutte, raconte une utopie en actes. Pendant quelques heures, quelques jours, en organisant un barbecue au nez et à la barbe des policiers, Vanessa, Fatoumata, Christiane, Sylvaine, Viteck et les autres ont fait de leur joie une arme de subversion puissante et ouvert une brèche dans le système. Ainsi commencent parfois les révolutions.

SOPHIE JOUBERT

Le 15 novembre, à Maubeuge ; le 22 novembre, à Châteauroux ; le 25, à Dunkerque ; du 29 novembre au 1er décembre, à Saint-Étienne ; du 13 au 15 décembre, à Mulhouse ; les 28 et 29 mars, à Amiens ; du 1er au 23 avril, au Théâtre de la Tempête, à Paris.

le magazine littéraire
Pays : France
Périodicité : Mensuel
OJD : 16827

Date : SEPT 17
Page de l'article : p.37
Journaliste : Chloé Brendlé

Arno Bertina

Surprises à la chaîne

Un secrétaire d'État se retrouve séquestré par les ouvriers d'un abattoir de poulets. Cela pourrait être le point de départ d'une fable sociale monolithique, mais cela devient un théâtre polyphonique et très libre, ouvert à toutes les digressions. ***Par Chloé Brendlé***

Rien ne se passera comme prévu. Premier mot du récit : « Spontanément ». Le lecteur est pris dans le mouvement des voix et des énergies qui s'inventent en même temps qu'elles agissent. Le décor émerge : en guise de château, un abattoir de poulets breton (la Générale armoricaine de Châteaulin) au bord de la liquidation, un représentant de l'État hors-sol fraîchement parachuté, des salariés en effervescence. En l'espace de quelques pages, Pascal Montville se retrouve aux mains de Vanessa Perlotta, Fatoumata Diarra, Witeck Grocholski, Gérard Malescese et d'autres. Tous les ingrédients semblent alors réunis pour un drame joué d'avance ; à la suite de François Bon *(Daewoo)* et d'Élisabeth Filhol *(Bois II)*, Arno Bertina s'apprêterait à sonner le glas d'un monde, à documenter (certes avec panache) la lutte défaite. Mais tout part en vrille.

Extrait

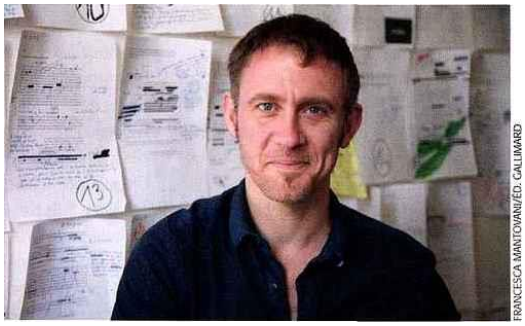
Jouissive intox

On lui a ouvert et l'intox a fonctionné, merveilleusement. Nos corps si mal foutus, face aux muscles tendus sous la chemise, du sur-mesure évidemment, peut-être con c'est sûr, mais prétendant à la belle bête… Nos corps si dépareillés ont tous fonctionné ensemble, si bien que c'en était jouissif, et il a fallu – au bout de cinq minutes – que je morde mes lèvres, et d'autres en même temps que moi, ou alors on se tordait les mains dans le dos pour ne pas sourire.

L'otage participe à son enfermement, les employés parlent de leur colère commune mais aussi de leurs désirs divergents, l'une s'adresse aux poulets, l'un écoute la mer au tuyau. Pas plus que les voix ne disent ce qu'on attendrait d'elles, le roman ne relaie ce qu'on croit connaître. Il ne sera donc question de condition animale qu'à la marge ; il y aura donc à la fois du conflit désordonné et de la fête organisée. Ce qui intéresse Bertina dans la tentative du collectif, ce n'est pas l'indignation facile mais le magma d'affects, la « température des âmes » à prendre sans cesse, les corps à surprendre quand ils se libèrent : se heurtant, se chatouillant, se rejoignant, s'évadant, se découvrant sans leurs uniformes. Comment *faire corps* ? Au même moment, la cinéaste Mariana Otero sort *L'Assemblée*, un documentaire tourné place de la République à Paris pendant Nuit debout, et sous-titré : « Comment parler ensemble sans parler d'une seule voix ? » Le corps social qui naît dans *Des châteaux qui brûlent* est turbulent, rétif à la simplicité, cabré. Le roman est à son image, hétérogène, issu de la collusion des motifs et des tonalités : l'occupation d'une usine n'empêche pas le surgissement de majorettes, les poulets peuvent voler en montgolfière, et le souvenir de Georges Marchais accompagner les mânes de jazzmen.

La lutte et la fête

Arno Bertina a l'art de détourner la réalité pour mieux y revenir. La digression et le collage sont ses principaux moyens ; il force le lecteur à s'étonner, à s'interrompre, à relire, à faire des raccourcis. Par exemple en lui suggérant qu'un symbole monarchique se retrouve dans la chemise de cadres d'Air France ou que la brioche de Marie-Antoinette qui mit le feu aux poudres pourrait être aujourd'hui une chocolatine. Créer de nouveaux rapports entre les choses, c'est aussi ce que faisait à sa façon *Tout va bien* de Jean-Luc Godard, quelques années après Mai 68, en évoquant une séquestration dans une usine de viande, et bien d'autres choses à la fois. De même qu'il n'y a pas forcément de contradiction entre le sérieux d'une lutte et la joie d'une fête, l'écrivain déplace la frontière entre la fiction et l'essai, l'utopie et le réel, proclame que l'on peut à la fois rêver et agir, avoir en même temps envie de rire et de crier. Passer du coq à l'âme – et retour. ●



FRANCESCA MANTOVANI/ÉD. GALLIMARD

Arno Bertina faisait du tennisman Roger Federer un personnage de fiction dans son précédent roman, *Je suis une aventure* (Verticales, 2012).

DES CHÂTEAUX QUI BRÛLENT,
Arno Bertina, éd. Verticales, 420 p., 21,50 €.

Tous droits réservés à l'éditeur

ROMAN ET TRAVAIL PAR ANNE-LAURE LIÉGEOIS

Libération

«Rapport aux bêtes», mutisme à la ferme

CRITIQUE

«RAPPORT AUX BÊTES», MUTISME À LA FERME

Par Maïa BOUTEILLET
— 22 février 2007 à 06:14

Flonflon, guirlandes d'ampoules. A l'entrée du chapiteau où se joue Rapport aux bêtes, la metteure en scène Anne-Laure Liégeois vous tamponne le dos de la main, les Blue Paillettes entonnent la romance, la chanteuse arbore robe fendue et boa aussi bleus que son fard à paupières. Autant profiter de l'ambiance car la suite change de ton. Dès les premiers mots, le texte de Noëlle Revaz cogne. Dans une syntaxe bousculée, Rapport aux bêtes (1) narre à la première personne le quotidien de Paul, fermier bourru qui manifeste moins d'estime pour sa femme que pour ses vaches. «Chaque soir [...] elle exprime le désir, elle vient frotter à ma jambe et ça excite malgré que ça dégoûte et ça fait peur comme elle geint fort. [...] Des fois la nuit quand je pense, quand j'entends qu'elle respire calme, je lui passe entre les jambes et je lui fais mon histoire vite, pas qu'elle veuille me fourrater ses tracassées de bonne femme.» Un texte si énorme qu'il en devient drôle, comme le nom de la femme : Vulve. Un ouvrier étranger viendra qui, le temps d'une saison, humanisera cette ferme où le langage fait défaut. Le regard de Paul se modifiera jusqu'à ce que le car remporte l'ouvrier, laissant retomber le mutisme. Puissamment évocatrice, la langue de la Suissesse Noëlle Revaz, qui signe là un premier roman, exprime dans sa forme même la frustration de ceux auquel le monde échappe faute de mots pour le traduire. Ce que restitue l'acteur Sébastien Bravard - front buté, yeux grandis d'étonnement et émotions à fleur de peau , ce n'est pas tant la violence du texte que la misère qu'elle sous-tend. Sous la brutalité perce la solitude, la fragilité. Anne-Laure Liégeois est adepte des dispositifs qui bousculent le rapport aux spectateurs théâtre en voiture pour Embouteillage, au lit pour Ça. Là, elle a fait sobre, suggérant, par le rapport bifrontal et l'exiguïté de l'allée centrale qu'arpente le comédien, l'espace d'une étable où l'on se tiendrait comme des bêtes. Le tampon sur la main de l'entrée revêt soudain une autre signification, renvoyant à la sauvagerie de nos rapports humains. Il faudra les reprises des Blue Paillettes pour nous ramener à une réalité plus riante. «Vanina si tu m'oublies/ Je serai, pour la vie/ Seul au monde...»

les inrockuptibles
du 27 mars au 2 avril 2007 - N° 591

Porte blindée

Raynaud de Lage

L'Augmentation de GEORGES PEREC, ou la traversée du couloir le plus long : celui qui sépare votre bureau de celui de votre chef de service...

C'est un marathon solitaire, un parcours d'endurance semé d'embûches qu'emprunte bon gré mal gré tout salarié déterminé à demander une augmentation. C'est aussi une épopée intérieure qui affûte ses arguments, rassemble ses doléances et fuit ses contradictions et ses peurs pour tenter de passer le cap : franchir le seuil du bureau de son chef de service. Soit il est là, soit il ne l'est pas. C'est sur cette hypothèse de départ et ses ramifications en chaîne que Georges Perec a construit sa pièce, *L'Augmentation*, pour six "personnages" ou plus précisément *"des figures de rhétorique, des formes grammaticales. Des hommes-langages. De un à six. Ici, ils sont deux ; de A à B. L'homme et la femme comme à la Création. Sauf que ce n'est pas le paradis terrestre. L'affranchissement serpentaire, c'est l'augmentation de salaire"*, résume Anne-Laure Liégeois, qui avait déjà mis en scène *L'Augmentation* en 1995 et remet aujourd'hui le travail à l'ouvrage avec deux comédiens, complices de longue date, Anne Girouard et Olivier Dutilloy. Des comiques, ce n'est rien de le dire, poussant haut et fort l'art de la dérision, le sens du grotesque et l'appétit du ridicule.

> On rit de se voir si piteux en ce miroir.

Comment appréhender aujourd'hui dans l'espace scénique l'écriture de Perec, ce précipité de théâtre où les entrées et les sorties des personnages résument à elles seules leurs parcours et constituent tous leurs déplacements, au point de devancer les mots, ou du moins de se plaquer à leur propos ? En concentrant l'action dans un seul lieu qui unit scène et salle : un couloir. Gris, avec des caméras de surveillance postées en avant-scène, des portes alignées de part et d'autre et, tout au fond, une photographie murale de paysage d'automne... Et en jetant d'abord les corps dans la bataille, comme dirait Pasolini, dans une séquence d'ouverture muette et gestuelle : sur des musiques de génériques de films, affublés de costumes gris, lunettes et perruques brunes, les deux collègues déboulent dans le couloir pour traverser ces portes, comme on traverse un mur, en se faisant mal... C'est hilarant, une mise en bouche des paroles qui vont suivre, un générique de l'histoire à venir qui va nous détailler tout ça, à grand renfort de mots, d'hypothèses, de suppositions, supputations et autres élucubrations, retraçant les étapes atrocement similaires de tout demandeur d'augmentation...

Car il n'est question que de ça : tourner en rond dans le couloir, se préparer à entrer ou sortir, croiser ses collègues, remâcher ses échecs, vibrionner en cas de succès ou repartir à la charge. Considérer son impuissance ou envisager sa réussite. C'est l'entreprise qui veut ça, et c'est Perec qui nous démonte sa mécanique, simplement, pièce à pièce, mettant à nu ses subterfuges et sa perversité. Alors, on rit, bien sûr, de se voir si piteux en ce miroir. Le rire, la meilleure des catharsis. La preuve : *L'Augmentation* de Perec revue et augmentée par la mise en scène d'Anne-Laure Liégeois et le tempérament keatonien avéré d'Anne Girouard et Olivier Dutilloy. **Fabienne Arvers**

L'Augmentation de Georges Perec, mise en scène Anne-Laure Liégeois. Compte-rendu de la création au Festin, centre dramatique national de Montluçon, www.lefestin-cdn.com

LE FESTIN

ANNE LAURE LIÉGEOIS direction artistique
06 84 80 45 06
MATHILDE PRIOLET administration production diffusion
06 70 78 05 98
m.priolet@lefestin.org

www.lefestin.org